# EUGEN CIZEK

(1932-2008)

Notre collègue roumain Eugen Cizek, qui dirigea durant de nombreuses années l'Institut d'Études Latines de l'Université de Bucarest, s'est éteint en décembre dernier, à l'âge de soixante-quinze ans. Peu de latinistes français, sans doute, ont eu connaissance de son décès, que je n'ai appris moi-même que trois mois plus tard, au terme d'une chaîne d'appels téléphoniques de caractère privé. C'est pourquoi il m'est apparu nécessaire de faire état de sa disparition à l'occasion d'une de nos séances.

Eugen Cizek, en effet, n'était pas seulement, pour nous, un brillant universitaire étranger : il était aussi l'un des nôtres, ayant été membre de notre Société tout au long de sa carrière. Et l'on pourrait même dire qu'il était pleinement « franco-roumain », puisque, d'une part, il avait appartenu également à l'Association Guillaume Budé et était membre d'honneur associé de l'Académie des Lettres et Arts de Lyon, et que, d'autre part, plus de la moitié des ouvrages écrits par lui l'ont été dans notre langue, qu'il maniait parfaitement, et ont été publiés chez des éditeurs français ou dans des collections francophones.

Le premier en date, qui vit le jour chez Brill dans la collection « Roma Aeterna », en 1972, avait pour titre *L'époque de Néron et ses controverses idéologiques*, et devait le faire apparaître d'emblée comme l'un des plus fins analystes de cette époque et de ses courants de pensée. Douze ans plus tard, paraissait chez Fayard une monographie magistrale intitulée *Néron*, qui devait recevoir le Prix Littéraire Européen de l'Association des écrivains de langue française, puis être trois fois rééditée (en 1988, 1992 et 1996), traduite en italien en 1984, avec un second tirage en 1986, enfin traduite la même année dans sa propre langue et publiée à Bucarest, mais non sans avoir été censurée par un pouvoir peu enclin à goûter les rapprochements qu'il croyait y déceler entre deux chefs d'État présentant quelques points communs. En 1983, parut simultanément à Bucarest et aux Belles Lettres un livre intitulé *Structures et idéologie dans les « Vies des douze Césars » de Suétone*, dans lequel notre collègue, tout en se plaçant dans le droit fil de son premier ouvrage, passait de l'histoire proprement dite à celle de l'historiographie romaine, dont il allait s'affirmer comme un des meilleurs spécialistes, en donnant de celle-ci en 1995, aux Presses Universitaires de Lyon, un remarquable panorama sous le titre *Histoire et historiens à Rome dans l'antiquité*. Etaient parus entre temps, en 1998 chez Fayard, *Mentalités et institutions politiques romaines* et en 1994 aux Belles Lettres *L'empereur Aurélien et son temps*, que devait suivre tout récemment, publié en Roumanie mais écrit en français, la première monographie française consacrée à *L'empreur Titus*, dans laquelle, écrivait-il, « sans mépriser l'événement, nous avons tâché de surmonter les bornes de l'histoire événementielle et de saisir la psychologie de Titus, de même que la psychologie collective, voire les mentalités des acteurs politiques et culturels de l'époque » — une phrase qui résume parfaitement ce que fut sa démarche intellectuelle dans tous les ouvrages que je viens de mentionner : le souci de déceler et de mettre au jour, par une analyse approfondie des faits bruts relatés par les historiographes anciens, toute une foisonnante vie culturelle, idéologique et politique qui est loin d'apparaître à la première lecture. Si l'on ajoute à ces ouvrages de langue française ceux qu'il consacra, en roumain, à l'évolution du roman antique, à Sénè-

que, à l'empereur Claude, à l'histoire de la littérature latine et à l'histoire de la Rome antique, et si l'on se rappelle qu'il fut l'un des fondateurs et des principaux responsables de la Société Internationale d'Études Néroniennes, on mesurera l'importance d'une œuvre qui fait d'Eugen Cizek l'un des plus grands noms des études latines.

A cette évocation trop succincte de son œuvre écrite et de ses recherches, je voudrais ajouter un témoignage personnel sur ses remarquables qualités d'enseignant. Je l'avais invité, voici une douzaine d'années, à prononcer deux conférences devant les étudiants de Lettres Modernes de Paris III, qui avaient à leur programme, en DEUG et en Licence, une initiation à la civilisation romaine. Or, ce matin là, il était malade et avait passé, chez moi, une très mauvaise nuit, au point que, en le conduisant en voiture à Censier, je le regardais à la dérobée, m'inquiétant de son silence et persuadé qu'il n'était pas en état de prononcer ces conférences. Et puis voilà que, à ma grande surprise et, bien sûr, à mon vif soulagement, une fois sur la chaire, tel un comédien entrant en scène, il ne sentit plus la fatigue, et fit deux exposés à la fois si clairs et si brillants que chacun d'entre eux fut salué, non par de simples applaudissements de politesse, mais par une véritable ovation des 300 étudiants qui emplissaient l'amphithéâtre. J'ai mesuré ce jour-là quel remarquable professeur il devait être.

Oui, c'est un grand latiniste et un homme de grande qualité qui nous a quittés. Il mérite, à tous égards, de survivre dans notre mémoire.

René Martin